

LE CONGRÈS DE L'AFL - ISTRES 1987

PLUS QUE JAMAIS IDÉOLOGIQUES¹

A-t-il été question de lecture au Congrès de l'AFL ? Un observateur superficiel s'informant des thèmes retenus pourrait en douter : statut social, pouvoir et savoir, promotion collective... où est dans tout cela l'apprentissage du savoir lire ? Et pourtant, les congressistes, engagés dans des actions variées de lecturisation, riches de leurs pratiques diverses au sein de l'école, dans les collèges ou les bibliothèques, parmi les adultes analphabètes, ont utilisé ces concepts comme des outils susceptibles d'aider leur réflexion. Sans problème ?

Pas toujours. Et c'est bien normal. La "réalité", nous ne la saisissons qu'en la nommant, c'est-à-dire en la créant. Il faut ajuster les mots aux choses que notre expérience découpe dans l'univers - notre expérience, notre univers, à chacun d'entre nous. Ce n'est pas forcément celle, ni celui, du voisin. Autrement dit - et à la limite -, les concepts que j'utilise ne coïncident vraiment qu'avec ma réalité et façonnent ma propre vision du monde. À l'inverse, ces mêmes concepts sont spécifiques de la société où je vis, et c'est à travers ces prismes idéologiques que le monde m'apparaît et s'organise.

On comprend dès lors combien il est difficile d'utiliser de nouveaux concepts qui bouleversent nos structures de pensée : nous voilà bien maladroits pour appréhender différemment l'univers ; ainsi au Congrès, tout balbutiants, tout empêtrés dans la "promotion collective". Faute de pouvoir - pour l'instant - clairement associer à cette expression quelque situation concrète, il ne nous restait que notre imagination pour projeter nos espoirs, mais encore pensés avec nos vieux outils : à "promotion" colle fortement "promu", qui sonne "réussite", associée à "individuelle" dans l'éclairage de la hiérarchie sociale. Allez donc vous défaire de cette glu !

C'est pourquoi, un matin, j'ai proposé "intellectuel collectif" emprunté à GRAMSCI². Non point pour nous gargariser d'une nouvelle formule-choc, mais parce que, la veille (dans mon insomnie !), ce concept m'avait paru, à ce moment de notre réflexion, plus opératoire.

Il peut désigner, dans son extension, le creuset où sont confrontées les expériences sociales de chacun ; où, à travers la réflexion sur les pratiques, s'élabore collectivement une théorisation. Considérons notre Congrès : qu'a-t-il été - au moins voulu être -, sinon lieu et moment où, nos actions un instant suspendues, les témoignages de chacun ont suscité une réflexion à son tour nourrie d'interrogations, enrichie de critiques ? Tel est également - devrait être - dans sa nature le groupe local, cellule vitale de l'AFL. Privé de toute action, ce n'est qu'un club de bavards ; sans réflexion, il dégénère en activisme. Son existence implique le va-et-vient continu des pratiques à la réflexion collective sur les pratiques, le rapport nécessaire entre théorie et action : la praxis.

¹ Référence à l'éditorial du numéro 15, septembre 1986, des Actes de Lecture : "Nous sommes idéologiques".

² Pour une très bonne approche de la pensée de ce marxiste italien, lire l'ouvrage de Maria Antonietta MACCHIOCCHI, **Pour Gramsci** (Seuil, coll. Points), paru il y a une douzaine d'années. On y remarquera, en particulier, l'intéressante analyse de la "société civile" et de sa fonction idéologique majeure en Occident.

Je ne suis pas sûr que ce fonctionnement nous soit très familier. Intellectuels par formation, mais praticiens par notre métier, il ne semble pas que nous parvenions aisément - pour ceux qui s'y essaient - à articuler de façon dialectique notre réflexion à notre action. L'enfermement individualiste dans les classes ou les spécialités, coupé de toute relation vivante avec la vie sociale effective, en est la preuve ; le plus grand nombre refuse toute confrontation de ses pratiques, source indispensable d'une réflexion transformatrice. D'ailleurs, la dichotomie qui nous caractérise est à l'image de la société occidentale qui, prétextant une division efficace des tâches, sépare "esprit" et "matière", conception et fabrication, pensée et action. Comment pourrions-nous être autrement que ce que nous sommes ? Produits réusis de l'école, on nous a seulement chargés de transmettre des savoirs absorbés dans le faire semblant et de perpétuer le système d'enseignement qui nous a sélectionnés, tout en rejetant ceux qui, privés des situations réelles de vie indispensables à leur apprentissage, n'ont pu acquérir les outils pour leur réflexion. Ceux-là sont allés grossir la masse des exécutants sans pouvoir.

Mais il se trouve aujourd'hui que la division du travail, sur laquelle repose toute l'organisation de l'économie libérale, ne convient plus aussi bien à la bonne marche de l'appareil de production ; qu'il se produit, selon Gérard SARRAZIN, des "dysfonctionnements" dommageables - entendons fort onéreux - et qu'en conséquence la complexité de notre technologie exige à présent une collaboration étroite entre le technicien supérieur et l'OS de service. Mais le hic, c'est l'absence de communication entre ces intervenants dont les niveaux de formation sont si différents : ils ne se comprennent pas, ne parlant pas le même langage.

On voit bien ici, à la fois la solution possible, mais aussi les craintes de la classe dominante. La solution, ce sont les 80% de bacheliers - autrement dit une élévation en nombre du niveau de formation avec en corollaire la nécessité d'un savoir lire réel, toutes choses que s'efforce d'impulser l'Education nationale par la réorganisation des LEP et la création des bacs professionnels, par les directives multipliées et de plus en plus développées concernant la maîtrise de la lecture, pour ne citer que ces exemples. Les craintes, c'est que le grand nombre accède à un savoir nouveau, générateur de pouvoir. Ah ! que l'affaire serait simple et tranquille s'il suffisait de moderniser un tantinet le processus d'alphabétisation pour le rendre plus efficace. Hélas ! ça ne marche plus ; le rendement est optimum - mais bien maigre -, on stagne, Alors peut-être qu'ELMO, tout seul, comme une technique bien neutre... Tel est l'enjeu : doter les jeunes Français des savoir-faire efficaces exigés par l'appareil de production, et suffisamment souples pour s'adapter aux technologies sans cesse renouvelées, mais sans que les savoirs acquis leur confèrent un pouvoir.

Et nous, AFL, nous sommes là, au cœur de cette contradiction. L'institution a besoin de nous ; prudemment, elle nous emprunte nos "idées" - certaines ; nos outils plus allègrement. Le BO spécial n°4 du 30 juillet dernier est sur ce point éloquent : ATEL et ELMO y sont cités, entre autres ; on y rencontre, au milieu de vieilles rengaines, certaines de nos analyses, déjà anciennes ; voire des propositions audacieuses (!) : "*Rendre authentique toute situation de lecture*" suivent quatre lignes banales sur "*la volonté et le besoin de lire*" ; ou encore : "*Diversifier les projets de lecture*", mais il s'agit en réalité des projets pédagogiques du professeur, non des projets du groupe.

Ne nous laissons pas piéger : il n'y a pas dans ce long texte hétéroclite un choix clair d'options fondamentales ; simplement de nouveaux objets s'ajoutant à l'ensemble plus ou moins dépoussiéré, mais toujours indigeste, qui caractérise les instructions officielles. Ce marché

aux puces participe d'une stratégie plus générale de la classe dominante, qui vise à neutraliser tout apport dangereusement déstabilisateur.

Idéologiquement, la justification se nomme "libéralisme" : chacun a ses "idées" ; nous sommes dans une société assez "large" pour admettre la variété des choix, l'important étant de se garder des extrêmes et de rechercher des occasions de consensus. Foin du sectarisme. Point de politique ; trouvons ensemble des solutions techniques aux problèmes de société.

Qui ne reconnaîtra là le discours dominant, aplatissant, banalisant tout apport original ? Nous ne nous méfions jamais assez de l'énorme capacité digestive de la société libérale.

Cette insidieuse normalisation des esprits nous en percevons les effets jusque dans les rangs de nos amis, de ceux dont les analyses rejoignent fortement les nôtres, jusqu'au moment où nous nous apercevons que tel ou tel est en train d'aménager - très intelligemment, certes - le système. La riche et passionnante intervention au Congrès de Gérard SARRAZIN en est un exemple.

À l'opposé, il y a ceux qui nous combattent. Ouvertement dans la plupart des cas. Les plus fragiles ou les plus crispés sur un statut qu'ils veulent immuable et qui perçoivent combien nos propositions sont déstabilisatrices. Les périodes de mutation multiplient de tels groupes angoissés, particulièrement dans les classes moyennes ; la peur les fait refluer et chercher refuge dans les valeurs traditionnelles - ici Jules FERRY (ou NAPOLEON) et la Marseillaise. Se retrouvent : la Société des agrégés et le Club de l'Horloge, certes, mais aussi, d'une manière plus ambiguë, à gauche, par nostalgie, remords ou démagogie, MILNER et Jean-Pierre CHEVÈNEMENT, tous unis dans l'élitisme, républicain ou pas.

La fraction la plus lucide de la classe dominante utilise habilement contre nous ces options réactionnaires : nous userions, de notre côté, d'un même dangereux sectarisme. Ce qui leur permet, à ces libéraux éclairés de choisir la position du juste milieu si chère au cœur de la foule - ah ! la fascination de la mare étale - et de ne retenir que les propositions "raisonnables". Ce sont, évidemment, celles qui ne remettent pas en cause la logique du système dominant.

Reste que ce n'est pas si simple. Nous savons bien, nous, par nos pratiques et les réflexions qui en surgissent qu'on ne devient pas lecteur, c'est-à-dire éminemment actif tant dans la recherche de l'écrit indispensable à notre existence que dans la construction du sens, par la simple magie d'une technique. Nous savons, de mieux en mieux, quel rôle fondamental joue le pouvoir d'agir sur sa propre vie.

Alors, il n'est pas du tout sûr que le projet purement technocratique, que l'on voit bien se dessiner aujourd'hui, aboutisse ; qu'un aménagement habile des méthodes d'enseignement suffise pour augmenter sensiblement le niveau de formation du plus grand nombre, exigé par les nouvelles technologies ; qu'il ne faille pas, aussi, toucher à la logique du système, c'est-à-dire remettre en cause la division sociale du travail, la hiérarchie des tâches, l'accaparement du pouvoir par une minorité.

Car savoir et pouvoir sont dialectiquement liés. C'est pourquoi nous voulons que les enfants, placés dans des situations réelles de vie acteurs de projets en rapport avec les réalités sociales

qui sont les leurs, apprennent à réfléchir sur leurs démarches et, collectivement, théorisent leurs pratiques en un mot, qu'ils apprennent en changeant sans cesse les choses.

Alors, évidemment, ils auront, pour ce faire, besoin de l'écrit. Et l'écrit, en retour, parce qu'il est fondamentalement une communication distanciée, accroîtra leur pouvoir de théorisation.

"Déscolariser", ce n'est donc pas détruire l'école, mais en faire, au sein d'un ensemble social ce lieu ouvert indispensable où s'acquièrent les outils du savoir créateur - là encore, je dirai un "intellectuel collectif". Il n'y a de la part de l'AFL aucun sectarisme à maintenir fermement cette démarche tout autre de production du savoir ; elle découle de la logique même de notre réflexion. Il est vrai que cette logique n'est pas celle de nos détracteurs, car nous ne craignons pas, nous, contre une société duale, de donner du pouvoir aux enfants des classes dominées. Le pouvoir de créer leur propre savoir - par là des savoirs nouveaux - et ainsi d'être tous des intellectuels.

Cette multiplication d'intelligences diverses, capables, ensemble, de transformer notre vision du monde, c'est peut-être cela la "promotion collective"³.

À notre tour, et ce n'est pas simple, empêtrés que nous sommes dans nos contradictions, enseignants, bibliothécaires ou formateurs sociaux, il nous faut cesser de fonctionner en "intellectuels traditionnels"⁴ chargés de stériliser les savoirs par la pédagogie du faire semblant et le discours transmetteur, pour devenir ces "nouveaux intellectuels", praticiens et chercheurs à la fois, dont la réflexion surgit des pratiques confrontées et en retour les guide.

Certains crieront à l'idéologie ; les mêmes qui cachent soigneusement la leur sous les apparences neutres d'une pseudo-universalité, pour mieux prétendre qu'ils n'en ont pas. Nous, au contraire, proclamons clairement la nôtre. Oui, nous sommes idéologiques. Plus que jamais, car c'est notre force.

Pierre BADIOU

³ Non, ce n'est pas un glissement vers la seule "révolution des esprits", et les luttes sociales et politiques dont l'objectif est de changer la société ne sont pas passées à la trappe ; elles sont ici, simplement, hors de sujet. Par contre, il est à propos de réfléchir sur l'emprise énorme de l'idéologie dans nos sociétés occidentales.

⁴ Cf. GRAMSCI : la différence de point de vue qu'il établit entre les "intellectuels traditionnels" et les "intellectuels organiques".